

## HOMÉLIE 14

«C'est pour cela que je vous ai envoyé Timothée, qui est mon très cher fils dans le Seigneur, et bon fidèle ministre. Il vous fera connaître mes voies, qui sont selon le Seigneur Jésus.»

1. Admirez encore ici l'âme généreuse de Paul, cette âme plus ardente, plus vive que la flamme. Il eût voulu se trouver au milieu de ses Corinthiens en proie aux troubles et à la division. Il ne se faisait pas illusion sur le bien que sa présence faisait à ses disciples, et sur les conséquences fâcheuses de son absence. Il le reconnaissait dans son épître aux Philippiens, où nous lisons ces mots : «Non seulement lorsque je suis au milieu de vous, mais encore plus lorsque j'en suis éloigné, travaillez à votre salut avec crainte et tremblement.» (Phil 2,12) Il le donne à comprendre également dans l'épître actuelle, en disant : «Il y en a parmi vous qui sont tout fiers, comme si je ne devais jamais retourner parmi vous; mais j'irai bientôt.» Il avait donc hâte de revenir vers eux; mais, ne pouvant exécuter son dessein, il les retient par la perspective de sa visite prochaine, et de plus par la mission de son disciple. «C'est pour cela, leur dit-il, que je vous ai envoyé Timothée.» Pour cela : dans quel but ? Pour vous prouver la tendresse paternelle dont je suis animé pour vous, vous ayant donné la vie spirituelle. Du reste, il déclare les titres de celui qu'il envoie : «Il est mon très cher fils et un ministre fidèle dans le Seigneur.» Il leur témoigne ainsi son amour, tout en les disposant à recevoir Timothée avec le respect convenable. Il ne lui suffit pas de le qualifier de ministre fidèle, il ajoute : «Dans le Seigneur;» dans les choses qui se rapportent au Seigneur, C'est une vertu très louable que la fidélité dans l'ordre temporel lui-même; à plus forte raison l'est-elle dans l'ordre spirituel. Puisque Timothée était le fils très cher de l'Apôtre, il fallait que celui-ci tînt beaucoup aux fidèles de Corinthe pour consentir à se séparer en leur faveur de ce fils bien-aimé. Fidèle comme il l'est, Timothée rétablira les choses dans l'ordre désirable. «Il vous fera connaître,» Paul ne dit pas : Il vous enseignera, de crainte qu'ils ne fussent blessés de recevoir les enseignements du disciple. Toutefois il dira plus tard : «Il accomplit l'œuvre de Dieu, comme je l'ai accompli moi-même.» (1 Cor 16,10) Que personne donc n'affecte de le mépriser.

Il n'y avait pas de jalousie chez les apôtres; ils n'avaient en vue qu'une chose, le bien de l'Eglise : celui qui les secondait étant au-dessous d'eux, ils lui venaient en aide, ils le recommandaient le plus chaleureusement qu'il leur était possible. En conséquence, Paul ne se borne pas à dire : «Il vous fera connaître;» pour couper court à tout sentiment de jalousie, à l'occasion de la jeunesse de Timothée, il va plus loin et il ajoute : «Mes voies.» Non pas les siennes, mais les miennes. Mes voies, c'est à savoir, mes sentiments, les périls qui nous menacent, les coutumes, les lois, les règles apostoliques et tout ce qui sera nécessaire. «Nous sommes dans le dénûment, avait-il dit, en butte aux outrages, sans demeure stable.» Toutes ces choses, Timothée vous les fera connaître, en même temps que les lois du Christ, afin d'exterminer les hérésies. Remontant plus haut, il écrit encore : «Qui sont selon le Seigneur Jésus.» Il rapporte tout à Dieu, selon son habitude, ce qui donne au langage subséquent plus d'autorité, De là ce qui vient après : «Conformément à la doctrine que j'enseigne dans toutes les Eglises.» Je ne vous ai prêché aucune doctrine nouvelle; j'en ai pour garant le témoignage de toutes les autres Eglises. S'il appelle ses voies des voies selon le Christ, c'est pour montrer l'absence de tout élément humain, et la part du secours divin dans le succès de ses entreprises.

Après s'être exprimé de la sorte, après avoir porté remède à la plaie de ses disciples, il se dispose à poser la question de l'impudique : à cette occasion, il parle sur un ton de colère très prononcé; non certes que la colère soit au fond de son âme, mais c'est à ses yeux un moyen d'atteindre plus facilement le but marqué. Laisant de côté l'impudique lui-même, auquel il se garderait bien, à cause de l'énormité du crime signalé, d'adresser la parole, il s'adresse aux autres fidèles. Ainsi faisons-nous à l'égard des serviteurs qui nous ont grièvement offensés. Leur ayant annoncé l'arrivée prochaine de Timothée, il ne veut pas pour cela qu'ils demeurent dans la nonchalance, et il le fait comprendre quand il dit : «Il y en a parmi vous qui sont tout fiers, comme si je ne devais pas revenir au milieu de vous.» Ces orgueilleux, il les gourmande par ces paroles, aussi bien que le reste des fidèles, et il rabaisse ainsi leurs sentiments fastueux. Profiter de l'absence du maître pour afficher de l'orgueil, c'est encourir l'accusation d'une ambition formelle. Quand l'Apôtre interpelle le peuple, il se contente de lui inspirer de la confusion; quand il interpelle les auteurs du mal, il s'exprime en termes beaucoup plus énergiques. Aux premiers il disait : «Nous sommes le rebut de tous;» et, pour adoucir l'amertume de ce langage, il ajoutait : «Je ne vous écris pas ceci pour vous donner de la confusion.» Aux seconds, il adressait ces paroles : «Quelques-uns sont tout fiers,

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

comme si je ne devais pas revenir parmi vous.» Dans cette circonstance, l'orgueil était une puérité. Ce sont les enfants que l'absence du maître rend plus négligents. Telle est la pensée de l'Apôtre : il laisse en outre à entendre que sa présence suffisait pour les rappeler à eux.

2. A l'arrivée du lion, les autres animaux sont pénétrés d'effroi : à l'arrivée de Paul, les méchants qui semaient le désordre dans l'Eglise étaient saisis de frayeur. «Je viendrai promptement vers vous, poursuit-il à ce sujet, si Dieu le permet.» Parler en ces termes, c'était déjà une menace : leur assurer qu'il ne reculerait pas devant l'exécution, et leur demander aussi des œuvres, la grande âme de Paul seule pouvait le faire, Aussi leur dit-il : «Alors je connaîtrai, non les prétentions de ceux qui s'enorgueillissent, mais leur vertu.» C'est que leur orgueil avait eu pour occasion, non leurs œuvres remarquables, mais l'éloignement du maître; conduite qui supposait en eux peu de respect pour ses leçons. «Je vous ai envoyé Timothée,» leur a dit Paul; il n'ajoute pas sur-le-champ : Je viendrai; il ne le leur promet qu'après leur avoir reproché leurs orgueilleuses prétentions. S'il eût commencé par là, il eût paru les excuser, non les menacer; ses paroles n'eussent pas été prises dans leur sens véritable; tandis que, venant après un reproche formel, plus de doute possible sur leur sens et sur ce qu'elles énonçaient de redoutable. Notez à quel point son dessein est sur ce point arrêté. Il ne lui suffit pas de dire : «Je viendrai,» il ajoute : «Si Dieu le permet.» Il ne fixe pas d'époque. Comme il ne devait se rendre à Corinthe que dans un temps assez éloigné, son intention était de laisser les Corinthiens dans l'anxiété que produit l'incertitude. Néanmoins, pour qu'ils ne fassent pas de nouvelles chutes, il leur écrit qu'il viendra bientôt. «Et je connaîtrai alors, non pas les prétentions de ceux qui s'enorgueillissent, mais leur vertu.» Il ne dit point : Je connaîtrai, non la science et les miracles; mais bien : «Non les prétentions.» Il abaisse l'une de ces choses pour relever l'autre.

Ces paroles, il les adresse aux fidèles qui prenaient intérêt à l'impudique. S'il se fût adressé à ce dernier, il eût parlé non de vertu, mais d'œuvres de corruption. Pourquoi ne voulez-vous pas, ô grand apôtre, prendre connaissance de leurs discours ? C'est que pour nous, le mérite consiste, non dans les discours, mais dans la vertu. Chez nous, c'est comme sur le champ de bataille : la gloire appartient à ceux qui agissent bien, non à ceux qui parlent bien; de même que la victoire est le partage des vaillants soldats, non des beaux parleurs. Vous êtes tout fiers de votre talent oratoire : si nous étions dans le monde des rhéteurs, vous auriez le droit d'en être charmé; comme nous sommes dans un temps où il s'agit d'annoncer la vérité, de la démontrer par des miracles, vous vous flattez là d'un avantage complètement inutile et sans résultat pratique aucun. Que me fait votre étalage de phrases pompeuses, quand il s'agit de rappeler un mort à la vie, de chasser les démons, ou d'opérer tout autre prodige ? Ce n'est pas là ce qu'il nous faut, ce n'est pas là ce qui fera le succès de notre cause. «Le royaume de Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais dans la vertu.» Les miracles, et non l'art de bien parler, nous donnent la victoire : la divinité de nos enseignements, l'approche du royaume des cieux, nous les prouvons invinciblement par les prodiges que l'Esprit saint nous donne le pouvoir d'accomplir. Si donc ces hommes, si fiers d'eux-mêmes, aspirent à la véritable grandeur, ils nous montreront, lorsque nous serons au milieu de vous, les œuvres de ce genre qu'ils ont accomplies : quant à leurs belles périodes, qu'ils ne viennent pas les étaler en notre présence nous n'y attachons aucun prix.

«Que voulez-vous donc ? que j'aïlle vers vous, la verge à la main, ou que j'y aïlle avec des sentiments de douceur et de charité ?» Langage qui exprime en même temps la mansuétude et la sévérité. Quand l'Apôtre disait : «Alors je connaîtrai,» il ne laissait rien entrevoir de ces dispositions. En leur demandant : «Que voulez-vous ? que j'aïlle vous voir, la verge à la main ?» il parle en maître du haut de sa chaire, dans sa pleine autorité. Que signifient les mots : «La verge à la main ?» Pour vous châtier, pour vous punir. J'exterminerai, je frapperai d'aveuglement : ainsi le fit-il pour Elymas, comme Pierre pour Saphire. Il ne prétend pas ici se mettre seulement à leur niveau; c'est en maître, je le répète, qu'il leur parle. Dans sa deuxième épître aux fidèles de la même ville, il s'exprime à peu près dans les mêmes termes : «Voulez-vous donc mettre à l'épreuve la puissance du Christ, qui parle par ma bouche ?» (II Cor 13,3) «Viendrai-je à vous la verge à la main, ou dans un esprit de charité ?» – Et quoi ! Paul viendrait dans un esprit de vengeance, et non dans un esprit de charité ! – C'était sans cesse dans un esprit de charité qu'il agissait; mais, comme il en coûte toujours beaucoup à celui qui aime d'aborder les moyens de rigueur, l'Apôtre s'exprime dans les termes qu'on vient d'entendre. Quand il est question des peines dont il les menace, il parle de verge et non d'esprit de douceur. Même dans ce cas, il obéissait à la direction de l'Esprit; car il y a un esprit de sévérité, comme il y a un esprit de mansuétude. Cependant le désir de Paul n'était pas d'en venir aux mesures sévères; il aimait mieux essayer la voie de la douceur. Dieu punit

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

assurément; il n'en est pas moins glorifié pour sa patience et pour les trésors de sa miséricorde inépuisable : s'il punit, c'est une fois, deux fois, dans tous les cas rarement, et toujours pour des raisons pressantes. Admirez le sens de l'homme de Dieu. Quoiqu'il fût maître absolu de prendre tel ou tel moyen, il donne le choix aux Corinthiens. «Que voulez-vous donc ?» leur dit-il : c'est à vous de vous prononcer. Il est vrai qu'il dépend de nous ou d'avoir le ciel en partage, ou de devenir la proie de l'enfer : ainsi l'a voulu le Seigneur. «Voici devant vous le feu et l'eau; prenez ce que vous voudrez ... Si vous le voulez, si vous m'écoutez, vous serez rassasiés des biens de la terre.» (Ec 15,17; Is 1,19)

3. Vous me direz : Je le veux bien. Il faudrait être bien insensé pour ne pas avoir cette volonté; mais ce n'est pas assez que de le vouloir. – Cela suffit pourtant, si votre volonté sur ce point est sérieuse, et si vous agissez en homme qui veut énergiquement. Or, vous ne voulez pas de cette volonté pleine d'énergie. Prenons ailleurs, si cela vous semble bon, des termes de comparaison propres à guider notre jugement. Voici un homme qui veut se marier; se bornera-t-il à cette volonté ? Certainement non; il cherchera des jeunes filles à sa convenance, il priera ses amis de l'aider dans ses recherches, il fera des économies. Le trafiquant ne se bornera pas davantage à un acte de volonté; au lieu de le voir tranquille chez lui, vous le verrez armer des navires, recruter des rameurs et des matelots, placer son argent à intérêt, s'enquérir avidement de ce qui concerne tels ou tels pays, et du prix des marchandises. Ainsi, l'on aurait recours à toutes ces précautions, quand il s'agit des choses de ce monde; et, quand il s'agirait de l'acquisition du ciel, nous prétendrions nous limiter à de simples actes de volonté ! Nous ne songerions même pas à manifester cette volonté par l'activité convenable ! Lorsqu'on veut sérieusement, on met en œuvre aussitôt les moyens qui conduisent au but voulu. Si la faim vous fait sentir son aiguillon, vous n'attendez pas que la nourriture vienne à vous d'elle-même; vous vous mettez aussitôt en frais pour trouver le nécessaire. S'agit-il de se prémunir contre le froid, le chaud, et autres incommodités corporelles, vous êtes plein d'ardeur, et tout à l'œuvre pour assurer le bien-être de votre corps. Faites de même pour le royaume des cieux, et certainement vous y arriverez. Dieu ne vous a-t-il pas donné la liberté ? Vous ne sauriez donc plus tard invoquer la fatalité comme excuse. Seriez-vous de ces hommes qui s'emportent, parce que Dieu les a trop honorés ?

J'en ai entendu, en effet, bien des fois s'écrier : Pourquoi le Seigneur m'a-t-il rendu capable de devenir vertueux, si je le voulais ? – Il aurait donc fallu qu'il vous eût ouvert les portes du ciel, après une vie passée dans l'oisiveté, le sommeil, les vices, les plaisirs des sens; croyez-vous que, dans cette supposition, vous eussiez vécu loin du mal ? Les menaces les plus redoutables ne peuvent maintenant vous déterminer à y renoncer : si vous eussiez pu compter sur le ciel, n'est-il pas manifeste que votre nonchalance et vos iniquités n'eussent pas eu de bornes ? Vous n'avez pas d'ailleurs le droit de dire : Dieu m'a fait voir le bien, mais il n'est pas venu à mon aide; car il n'est pas de secours qu'il ne vous ait assuré. – Il en coûte, il est pénible de pratiquer la vertu; le vice n'est pas au contraire sans mélange de volupté. La voie de l'une est étroite et escarpée; la voie de l'autre est large et spacieuse. – En a-t-il donc été ainsi dès le principe ? C'est malgré vous que vous parlez dans ces termes de la vertu, tant a de force la vérité ! S'il existait deux chemins, l'un conduisant à une fournaise, l'autre à un jardin de délices, le premier très large, le second très resserré : lequel de ces deux chemins choisiriez-vous ? Vous avez beau maintenant, par esprit de contradiction, répondre dans un sens autre que celui de la vérité, vous n'aurez jamais assez d'effronterie pour nier la lumière de l'évidence. Qu'il soit préférable de choisir le chemin dont les commencements sont pénibles, mais dont la fin est délectable, mille exemples pris sous nos yeux me permettront de vous le démontrer irrésistiblement. Prenons l'industrie et les arts qui s'y rapportent : les commencements en sont durs; mais le profit est au bout. – Personne, répliquerez-vous, ne se met à pratiquer tel ou tel art, que sous la pression d'une autorité supérieure. Si un enfant pouvait disposer de lui-même, il aimerait mieux passer sa vie dans les plaisirs, sauf à subir plus tard des maux considérables, que de commencer par traîner une existence pénible, dont il ne recueillera que plus tard les fruits. – J'en conclus que choisir ce parti c'est faire preuve d'inconséquence et de puérilité; que choisir le parti contraire, c'est faire preuve de sagesse et de sens viril. Si donc nous ne sommes pas des enfants, nous voudrions ressembler à ceux dont un père guide les pas, non à ceux dont personne ne s'occupe alors qu'ils ne savent se diriger eux-mêmes.

Dépouillons-nous de tout ce qui rappelle l'enfance, n'accusons pas les choses elles-mêmes : soumettons notre conscience à un frein qui ne lui permette pas de se livrer aux plaisirs des sens, et qui l'oblige à marcher et à combattre. Ne serait-il pas souverainement déraisonnable d'obliger les enfants à marcher péniblement et avec fatigue dans une voie

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

difficile dès le principe, parce qu'elle sera vers la fin agréable, tandis que nous suivrions une conduite opposée dans l'ordre des choses spirituelles ? Dans l'ordre temporel lui-même, il n'est pas toujours certain que le résultat sera conforme à nos espérances. Souvent une mort prématurée, la pauvreté, les calomnies, les vicissitudes humaines, une foule de causes analogues nous raviront le fruit de nos nombreux efforts. Arriverions-nous au but proposé, ce ne serait pas encore grand'chose, tout devant s'évanouir avec la vie présente. Dans l'ordre des choses spirituelles, nous ne courons pas après des biens incertains et caducs, nous ne sommes pas dans l'anxiété sur l'issue de nos efforts; nous espérons une sécurité plus grande, des biens plus précieux au sortir de la vie. Quelle excuse restera-t-il à ceux qui reculent devant les travaux qu'exige la vertu ? – Mais enfin, pourquoi la voie en est-elle resserrée ? nous demande-t-on encore. – Laissera-t-on entrer dans le palais impérial un homme perdu de mœurs, adonné au vice, menant une vie dissolue ? et vous voudriez qu'on laissât l'accès du ciel ouvert à des hommes plongés dans l'intempérance, dans la cupidité, dans les plaisirs sensuels, dans toute sorte de vices ? Mais c'est insoutenable !

4. Ce n'est pas là ce que je prétends, répondez-vous. Je demande seulement d'où vient que la voie de la vertu n'est point une voie large. Elle vous sera, dès que vous le voudrez, extrêmement aisée. Où voyez-vous plus de facilité, s'il vous plaît, à percer une muraille, à s'emparer des biens d'autrui, sauf à être jeté dans un cachot, ou à vivre content de ce que l'on possède, à l'abri de toute crainte ? Ce n'est pas tout encore. Est-il plus aimable de dépouiller vos frères de ce qui leur appartient, de passer de courtes années à jouir misérablement, sauf à subir ensuite des tortures sans fin, ou de passer cette courte vie dans la pauvreté, sauf à jouir d'un bonheur éternel ? Je ne vous demande pas encore laquelle de ces deux conduites est la plus avantageuse, mais seulement laquelle offre le plus de félicité. Trouvez-vous plus agréable de vous réveiller au sortir d'un songe délicieux, dans les douleurs d'un supplice réel, ou de vous réveiller, après un songe fatiguant, dans de pures délices ? N'est-il pas évident que la dernière de ces choses est infiniment préférable à l'autre. Comment, après cela, qualifier la vertu de pénible ? Elle est pénible, lorsqu'on la rapproche de la nonchalance qui nous caractérise. Par elle-même, elle est douce et facile, selon ce mot du Christ : « Mon joug est suave, et mon fardeau léger. » (Mt 11,30) Si vous ne vous apercevez pas de la légèreté du fardeau, c'est une preuve de votre grande faiblesse. Avec de l'énergie, ce qui est pesant semble léger : sans énergie, ce qui est léger semble pesant. Certes, la manne donnée en nourriture aux Hébreux par le Seigneur, était aussi agréable que commode; et cependant les Juifs murmuraient contre cette délicieuse nourriture. La faim et les autres souffrances qui avaient tourmenté Paul étaient bien cruelles; et cependant il était transporté de joie, il tressaillait d'allégresse, il s'écriait : « Je suis heureux maintenant au milieu de mes épreuves. » (1 Col 1,24) D'où viennent ces différents sentiments ? De la différence des dispositions. Mettez votre âme dans les dispositions désirables, vous n'éprouverez dans la pratique de la vertu aucune difficulté.

Est-ce à dire qu'elle ne devienne facile que par suite des dispositions de ceux qui l'embrassent ? Sans doute les dispositions y font quelque chose; mais il n'est pas moins dans la nature de la vertu d'être ainsi. On comprendrait, si le bien n'offrait jamais que des difficultés, et le mal que de la facilité, on comprendrait, dis-je, que les pécheurs alléguassent cette différence; mais, dès lors que les commencements de l'un sont pénibles, les commencements de l'autre faciles, que la fin des deux est l'éternité, une éternité de bonheur dans le premier cas, une éternité de malheur dans le second, auquel des deux donner la préférence ? Pourquoi le plus grand nombre ne choisissent-ils pas le parti le meilleur ? C'est que les uns n'ont pas la foi, les autres ont la foi, mais leur cœur est corrompu, et ils mettent un plaisir d'un moment au-dessus d'une éternelle félicité. – Il y a donc plus de facilité à prendre ce parti. – Non, il n'y a pas plus de facilité : notre faiblesse spirituelle en est seule la cause. Les malades dévorés par la fièvre ne soupirent pas après un verre d'eau froide, parce qu'il leur semble préférable de se procurer un moment de relâche, sauf à prolonger leur supplice, mais parce qu'ils ne sont pas maîtres de se contenir. Ainsi en est-il des méchants : si on les conduisait au supplice au milieu des plaisirs, ils n'en voudraient assurément pas davantage. Le vice n'est donc pas en soi chose facile. Si vous le voulez, examinons maintenant à ce point de vue la réalité. Où trouvez-vous le plus de facilité, le plus d'agrément, je vous le demande ? N'allons pas toutefois nous prononcer d'après les passions du plus grand nombre : ce sont les personnes saines, non les personnes malades qui doivent fournir la base de l'appréciation. Vous auriez beau m'alléguer la conduite d'une infinité de malheureux qui, en proie à la fièvre, demanderaient à grands cris un soulagement nuisible à leur santé, dussent-ils en souffrir ensuite considérablement; je n'approuverai pas pour cela leur conduite. Laquelle de

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

ces deux choses est plus aisée, de soupirer après d'innombrables biens, ou de dédaigner de pareilles convoitises ? A mon avis, ce serait cette dernière chose. Refusez-vous de souscrire à mon opinion, jugeons-en par ce qui se passe. Prenons deux hommes, l'un plein de convoitises semblables, l'autre supérieur à toute convoitise : lequel estimerez-vous meilleur, lequel respecterez-vous davantage ?

5. Mais laissons de côté ce point de vue : on ne saurait nier que le dernier de ces hommes ne mérite plus de respect; la question est ailleurs. Il s'agit de savoir pour lequel des deux la vie est plus facile et plus agréable. Quant à l'avare, il est incontestable qu'il ne jouit même pas de ce qu'il possède : jamais il ne consentirait à dépenser cet argent qu'il aime tant, et il se sacrifierait plutôt lui-même, il sacrifierait sa propre chair plutôt que de sacrifier son or. Du moins, celui qui méprise les richesses a-t-il cet avantage, qu'il jouit de ce qu'il possède sans crainte et sans appréhension, et qu'il s'estime bien au-dessus. Or, laquelle de ces deux conditions est préférable, de jouir en toute liberté de ses biens, ou d'être asservi à ces mêmes biens, et de n'oser jamais toucher à ce qui nous appartient ? Ainsi en serait-il de deux hommes qui, chérissant chacun leur épouse, vivraient, l'un dans l'intimité de celle qu'il aime, l'autre loin d'elle et sans oser lui adresser la parole. J'ajouterai une autre considération propre à faire ressortir la différence des conditions que nous examinons. Jamais chez l'avare la passion ne sera satisfaite, non seulement parce qu'il ne saurait mettre la main sur les biens de tous ses semblables, mais encore parce qu'il estime, quoiqu'il possède, ne rien posséder absolument. L'homme qui dédaigne les biens de ce monde, estime au contraire tout superflu, et il n'a pas à craindre que des tortures sans fin déchirent son âme. C'est qu'il n'est pas de supplice plus cruel que le supplice infligé par une convoitise privée de son objet : ce qui arrive à l'âme en proie à la corruption. Quiconque soupire après de nouvelles richesses, quoiqu'il en possède de considérables, est dans les dispositions où il serait s'il ne possédait absolument rien. Conçoit-on une situation d'esprit plus pénible que celle-là ? Ce n'est pas tout encore : ce que l'avare possède, il semble ne pas le posséder; toutes les richesses possibles lui appartiendraient qu'il n'en serait que plus tourmenté. Est-il en possession de cent talents, qu'il souffre de n'en avoir pas mille; quand il en a mille, il souffre de n'en avoir pas dix mille; quand il en a dix mille, il souffre de n'en avoir pas dix fois encore autant. Plus il acquiert, plus il devient pauvre, parce que plus il reçoit, plus il désire. Il s'ensuit naturellement que son indigence croît avec sa fortune; le degré de l'indigence étant proportionné au nombre de nos désirs. Donc, lorsque cet homme tient dans ses mains une centaine de talents, il est moins pauvre que dans le cas où il en tient davantage : il n'en désire que mille autres, en effet. Mais, quand il possède ces mille, alors sa pauvreté grandit : car ce n'est plus un millier de talents qu'il lui faut encore, c'est de dix mille qu'il prétend avoir besoin.

Si vous souteniez qu'il y a plaisir à désirer, quoiqu'on n'atteigne pas l'objet de ce désir, je vous répondrais que vous vous méprenez grandement sur la nature du plaisir. Ce n'est pas là du plaisir, c'est une torture, et l'exemple suivant vous le prouvera d'une façon péremptoire. Lorsque nous avons soif, est-ce que le plaisir attaché à l'action de boire ne résulte pas de l'apaisement que le breuvage apporte à notre soif, et conséquemment de la cessation d'une peine réelle, je veux dire du besoin de nous désaltérer ? Il n'est personne qui ne comprenne ainsi les choses. Si nous devons éprouver ce besoin sans relâche nous serions réduits à la condition du riche qui fut insensible à la pauvreté de Lazare; nous éprouverions un supplice pareil à celui qui devint son partage. Le supplice, le châtement de ce mauvais riche consistait à soupirer après une goutte d'eau fraîche, et à ne pas pouvoir l'obtenir. Tel est, à mon avis, le tourment continuel des avares; ils désirent une goutte d'eau qu'ils ne peuvent pas obtenir : leur âme est même livrée à de plus dévorantes ardeurs que le mauvais riche. Une comparaison fort juste est encore celle qu'on établit entre eux et les malheureux atteints d'hydropisie. De même que l'énorme quantité d'eau que renferme le corps des hydropiques ajoute aux ardeurs qu'ils ressentent, de même les richesses que possèdent les avares n'aboutissent qu'à leur faire désirer des richesses plus considérables. La raison de ce double phénomène est celle-ci : Chez les premiers, l'eau que contient leur corps n'est pas plus dans les organes qui la devraient contenir, que les désirs des seconds ne sont appliqués à l'objet qui serait convenable.

Evitons donc ce fléau si singulier et si terrible; coupons cette racine de tous les maux; arrachons-nous à cette géhenne terrestre, car la cupidité est une véritable géhenne. Mettez à nu l'âme de celui qui soupire après les richesses, et l'âme de celui qui les dédaigne, vous verrez que le premier vous rappellera ces furieux qui se refusent à rien voir et à rien entendre; que le second ressemble au port qui ne connaît pas l'agitation des flots : l'un est l'ennemi du genre humain, l'autre en est au contraire l'ami. Ni le bien qui arrive au prochain ne suggère à ce dernier des sentiments de tristesse, ni le bien qui lui arrive à lui-même des sentiments

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

d'orgueil. La noblesse qui anime son cœur l'établit dans un calme sans nuages; il conserve sa liberté envers tous ses semblables, au lieu que le premier se voit obligé de les flatter tous. Si donc la pauvreté, la frayeur, la simulation, l'hypocrisie, les terreurs, le châtement et les tortures sont le lot de l'homme passionné pour les richesses; si les biens opposés sont le partage de l'homme qui les dédaigne, n'est-il pas évident que la vertu est une condition beaucoup plus sûre de bonheur ? Il nous serait facile de prouver par des exemples tout aussi frappants que jamais le mal ne procure de vrai plaisir; mais ce serait trop prolonger un entretien assez long. Qu'il vous suffise de ce qui précède pour embrasser la vertu; alors nous goûterons les plaisirs d'ici-bas, et nous mériterons les biens à venir, par la grâce et la miséricorde de notre Seigneur à qui appartienne le règne la puissance et la gloire dans les siècles. Amen.